

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | | |

LE

Nationaliste Canadien

Vol. XVIII Cap Rouge, Q., Janvier, 1889 No. 7.

Rédacteur : M. l'Abbé PROVANCHER.

NECROLOGIE

—
LE DR J. A. CREVIER.
—

La science vient de faire une perte sérieuse dans la personne du Dr JOSEPH ALEXANDRE CREVIER, décédé à Montréal le premier du courant.

Né au Cap de la Madeleine en 1824, le jeune Crevier, protégé par son oncle le Grand-Vicaire Crevier, alors curé de St-Hyacinthe, alla faire son cours classique au collège de cette ville.

Très intelligent et doué de talents brillants, il ne sut pas malheureusement à cette époque les mettre assez à contribution pour l'étude des classiques, et il eut grandement à souffrir par la suite de cette lacune dans la poursuite des vastes connaissances qu'il parvint à acquérir. Architecte d'un édifice remarquable, il ne put jamais réussir à voiler les défauts de sa base. Cet homme qui connaissait toutes les étoiles par leur nom de baptême, comme le disait pittoresquement un jour un savant astronome qui venait de faire sa connaissance, ne savait cependant pas la grammaire. Aussi, avec toutes ses connaissances si

variées et si profondes tout à la fois, ne fut-il jamais qu'un fort médiocre écrivain. Il étonnait toujours ceux qui l'étudiaient de près. On reconnaissait promptement, en conversant avec lui, que sa science, tout profonde qu'elle était, manquait d'ailes pour prendre son essor ; les ressources du langage, les subtilités grammaticales lui faisant défaut pour faire briller son savoir.

Si le Dr Crevier eut fait un cours classique plus soigné et plus fructueux, nul doute qu'il n'eût étonné le monde par son vaste savoir ; car peu d'hommes ont acquis autant que lui des connaissances si profondes sur tant de sujets divers.

L'astronomie, la chimie, la minéralogie, la géologie et la microscopie furent surtout ses sujets d'étude de prédilection.

Doué d'une mémoire prodigieuse, il retenait pour ainsi dire sans efforts les noms techniques, parfois si baroques, semés avec tant de profusion dans toutes les sciences. Interrogé sur l'anatomie, l'astronomie, la chimie, etc., il semblait par ses réponses que ces sciences n'eussent aucun secret pour lui. Il lui suffisait d'avoir lu une seule fois tel ou tel auteur, pour s'en approprier les plus subtiles conceptions, et tout en hésitant souvent sur la tournure à donner à sa phrase, il parvenait toujours à nous rendre sa pensée saisissable en la traduisant avec la plus grande concision.

Ajoutons que privé de fortune, pauvre comme le sont d'ordinaire les savants, il lui fallait avant tout songer aux ressources de la vie pour une famille nombreuse, et recourir souvent à son adresse et à son habileté pour se procurer les moyens de poursuivre ses investigations. C'est ainsi qu'il entreprit et réussit à se construire un télescope très puissant et sans le secours d'aucun autre mécanicien.

Cœur affectueux et dévoué, ami sincère et constant, le Docteur ne pouvait avoir d'ennemis. Aussi humble que savant, jamais il ne cherchait à faire parade de ses connaissances. Il ne semblait se plaire à faire connaître ce qu'il avait appris, que dans le but de rendre service ou d'intéresser ceux qui l'écoutaient.

De bonne taille, avec un peu d'embonpoint avant ces dernières années, le front haut, le teint brun, l'œil extrêmement perçant, et si vif que quelques mois encore avant sa mort il pouvait lire les caractères les plus fins sans lunettes, le Docteur semblait destiné à poursuivre encore une longue carrière. Mais attaqué d'un violent diabète il y a 7 à 8 ans, il réussit à dominer l'affection, mais sa santé en fut dès lors tellement ébranlée, qu'elle s'en est toujours ressentie depuis, et c'est en le minant ainsi lentement qu'elle l'a conduit au tombeau.

C'est le premier janvier au soir, entouré de ses enfants, après avoir très dévotement reçu les sacrements de l'Eglise, qu'il ferma les yeux à la lumière.

Le Docteur laisse pour regretter sa perte, une épouse, deux garçons et quatre filles, dont trois sont religieuses.

UNE EXCURSION AUX CLIMATS TROPICAUX.

VOYAGE AUX ILES-DU-VENT

DEUXIÈME PARTIE.

(Continué de la page 96).

Voyant sur la véranda des écailles des cocos ouvertes qui émettaient de grandes feuilles vertes de leur intérieur,

—Mais ce ne sont pas là les semences du coco même qui ont germé et se mettent à pousser, demandai-je au P. Strickland.

—Non, ce sont des avocats ; il suffit de leur donner de l'eau pour entretenir leur végétation.

—Heureux pays où les avocats se contentent de l'eau claire ! ceux de chez nous sont beaucoup plus exigeants.

—Ceux-ci, voyez-vous, ne fréquentent jamais le palais, et se laissent volontiers manger, loin de manger eux-mêmes les gens. Mais nous avons aussi des avocats disciples de Thémis, et ici comme chez vous, leur boisson n'est pas toujours l'eau claire, et il n'est pas rare d'en voir qui, après avoir dévoré la subsistance de plusieurs familles, ne végètent encore que misérablement.

Les avocats dont il est ici question sont les fruits de l'Avocatier, *Persea gratissima*, Nies, arbre de 36 à 45 pieds, de la famille des Laurinées, qui renferme aussi le Camphrier, le Cannellier, le Sassafras, le Benjoin, le Laurier etc. Les feuilles caduques, sans stipules, atténuées aux deux bouts, sont réticulées à leur face inférieure qui est pubescente et glauque. Les branches dans le jeune âge sont anguleuses et cotonneuses-blanchâtres.

Le fruit, qu'on appelle avocat ou poire-avocat, est une baie monosperme, de la grosseur du poing, portée sur un long pédicelle; sous une écorce consistante, verte ou violette, il renferme une chaire butireuse, fondante, presque sans odeur. Sa saveur a quelque chose qui la rapproche de la noisette et de l'artichaut. Ce fruit est très estimé dans l'Amérique tropicale, mais les étrangers qui en mangent pour la première fois, le trouvent fade et l'assaisonnent avec du sucre ou du jus de citron. Les animaux en sont très friands. La graine ou noyau contient un suc laiteux qui rougit à l'air et tache le linge d'une manière durable.

Continuant mon inspection des pièces du musée de la véranda, je trouve des mollusques de plusieurs espèces et de très fortes dimensions, des éponges de différentes formes, des Atingas ou hérissons de mer desséchés, mais malheureusement détériorés, ayant été rongés par des blattes, des groupes de coraux ramifiés d'un blanc pur et de très fortes dimensions, des pierres, des fruits tropicaux etc. etc.

—Je vais, me dit le P. Strickland, puisque la chose vous intéresse, vous préparer une caisse de ces spécimens; de quelles

dimensions la voulez-vous ? Celle-ci serait-elle suffisante, dit-il, en me montrant une caisse vide d'au moins quatre pieds carrés !

— Mon Père, puisque vous poussez la générosité jusqu'à ce point, ne vous donnez pas tant de peine. Je veux bien profiter de la bonne aubaine que je devrai à votre bienveillance, mais comme nous aurons le plaisir de vous revoir en retournant, je ferai moi-même le choix des pièces que je n'aurais pu me procurer à Trinidad, pour ne pas trop m'embarrasser en faisant double provision, et ne pas trop mettre votre musée au pillage. Je me contenterai de prendre, pour le moment, quelques petits mollusques avec ces deux petits échantillons de coraux, me promettant bien, au retour, de mettre amplement à contribution votre bienveillante générosité.

— Je ne suis pas, malheureusement, dit le Père, un naturaliste, mais les formes étranges des productions naturelles, de celles surtout qu'on a rarement occasion de rencontrer, m'ont toujours fortement intéressé, c'est pour cela que j'en fais une provision, et rien ne m'est plus agréable que de pouvoir servir utilement la science, lorsque j'en trouve l'occasion, en offrant mes spécimens à ceux qui, mieux partagés que moi sous ce rapport, ont pu donner plus d'attention à l'étude si intéressante et si attrayante de l'histoire naturelle. Donc à votre retour.

Des deux spécimens de coraux ou zoophytes que j'avais retenus, l'un était ramifié, à protubérances nombreuses et scabres, d'un beau blanc pur. J'en possédais déjà quelques échantillons qui me venaient de Cuba. C'est le corail le plus commun que l'on voit fréquemment, en branches ou masses ramifiées plus ou moins considérables, sur les corniches des salons, dans certaines vitrines etc.

On sait que les Polypes, les petits animaux qui produisent ces masses calcaires, appartiennent à l'embranchement des Radiés en histoire naturelle, c'est-à-dire à cette classe d'animaux dont les membres rayonnent régulièrement d'un centre vital, réduit, chez ceux-ci, à un simple sac couronné d'une bouche.

On sait aussi que les bancs de récifs qui bordent les côtes du Brésil et de presque toutes les îles de l'Océanie, sont uniquement composés des masses de coraux que ces animalcules ont entassées les unes sur les autres. Fig. 7.

Chez ceux-ci, comme chez les insectes et les autres animaux plus élevés, c'est le nombre, c'est la légion, qui l'emporte en puissance sur la valeur individuelle.

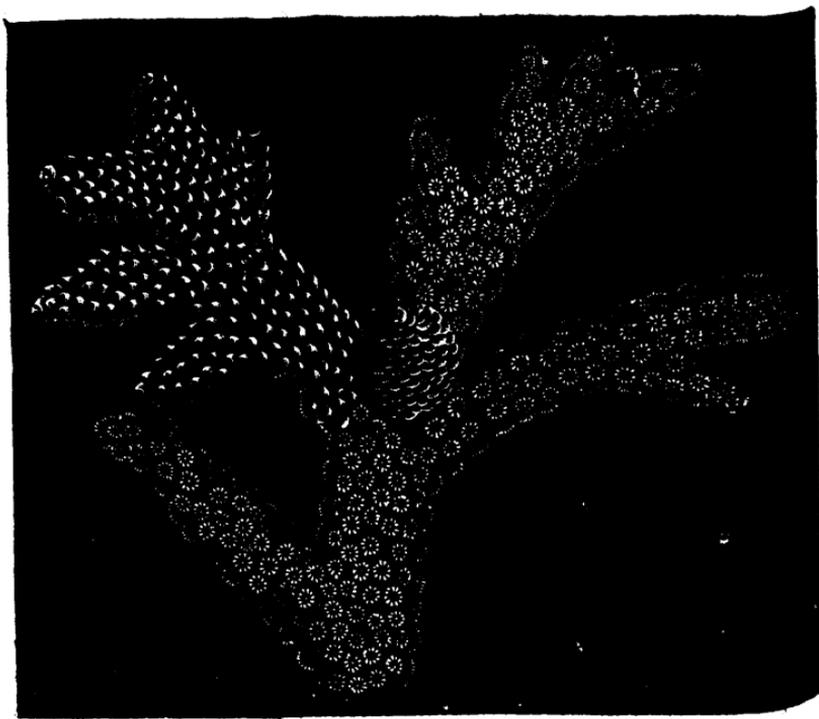


Fig. 7.

Les polypes ou animaux qui forment ces bancs de coraux sont, comme je viens de le dire, très simples dans leur conformation, ne consistant qu'en un sac renfermé dans un pédicule plus ou moins consistant, couronné par une bouche autour de laquelle rayonnent des bras ou lanières qui sont les seuls organes mobiles de l'animal. Ils sont tous de très petites dimensions.

Fig. 7.—*Madrepora aspera*, Dana.

les plus grands atteignant rarement un demi-pouce de diamètre. Rien ne peut en donner une plus juste idée que les astères ou marguerites de nos jardins. Mettez une bouche à la place du disque central de l'astère en lui laissant ses rayons marginaux, et vous avez la forme exacte d'un polype.

On les appelle quelquefois animaux composés, par ce que les masses de carbonate de chaux qu'ils secrètent ne sont pas les écorces calcaires d'individus isolés qui se sont plus tard aglutinés en de telles masses, mais sont le produit d'individus sans nombre qui ont travaillé en commun à sécréter ces masses arborescentes ou sphériques qui composent le banc. La tige centrale ou l'axe du polypier est quelquefois pleine et d'autrefois alvéolée, mais toujours sans vie après avoir atteint une certaine dimension. Il n'y a jamais plus d'une à deux lignes d'épaisseur de la surface ayant la vie et donnant naissance à de nouveaux individus pour augmenter la croissance. Chaque polype avec sa bouche et ses bras, émerge de cette enveloppe animée sous forme de bourgeon, et se multiplie par fission, c'est-à-dire en se partageant en deux.

Dans les Actinies, le sac du polype est sans divisions à l'intérieur, mais ces polypes ne produisent pas de sécrétions calcaires, tandis que chez les vrais polypiers, le sac porte de 4 à 8, ou le multiple de ces nombres, de divisions ou semi-cloisons, car le milieu est toujours libre dans leur intérieur.

Dans les Madrépores, auquel appartient la branche arborescente que j'ai mentionnée plus haut, la croissance du polypier a lieu comme suit. Le premier polype donne naissance à un bourgeon de l'un de ses côtés, et ce bourgeon continue sa croissance pour se couronner de son polype qui en produira d'autres de la même manière, de sorte que l'ensemble forme comme un arbre vivant, plus ou moins ramifié, qui va toujours en se développant tant par le sommet de l'axe principal, que par celui de chacune des branches.

Le nom de celui en question est le Madrépore hérissé, *Madre-*

póra aspera, Dana, fig. 7, ainsi nommé par ce que les bourgeons qui portent les polypes sont très nombreux, piquants quoique non terminés en épines, et assez petits pour n'être considérés que comme des aspérités, relativement à la masse principale. Ce Madrépore, dont l'axe principal est poreux ou à loges cloisonnées, est un des plus communs, et avec son blanc pur et ses nombreuses ramifications, il présente souvent un ornement de corniche très agréable.

Le second spécimen de corail que je prends a une toute autre apparence que le premier, et de fait, sa croissance et sa multiplication sont aussi bien différentes. Ainsi, tandis que dans le premier les nouveaux polypes originent de la surface du polypier, comme des bourgeons adventifs se faisant jour à travers l'écorce d'un arbre, dans celui-ci, les polypes, qui sont beaucoup plus volumineux, n'occupent que le sommet de chaque ramification. Lorsque le moment de se multiplier arrive pour le polype, la bouche commence par s'allonger à gauche et à droite, et bientôt une cloison se forme au milieu pour former deux bouches différentes, et dès lors chaque bouche continue sa croissance séparément en allongeant et élargissant le stipe ou tige qui la porte. Ainsi dans la fig. 8, on voit à gauche un polype isolé, et à droite un autre qui est en voie de se partager en deux. L'ensemble du polypier n'offre jamais de ramifications arborescentes comme dans les Madrépores, mais présente des faisceaux ou gerbes de tiges cylindriques, toujours tronquées au sommet et couronnées chacune de son polype vivant qui lui donne la croissance. Le nom de cette espèce est la Caulastrée fourchue, *Caulastræa furcata*, Dana, dont la forme présente un aspect tout à fait insolite et fort agréable.

Quoique chaque individu soit seul pour la croissance de son support dans cette espèce, il prolonge souvent ce support jusqu'à plus d'un pouce en lui conservant la vie avec plus d'un demi pouce de diamètre pour chaque support.

La base, de ce polypier est toujours alvéolée, et chaque po-

lype vivant présente à l'intérieur un grand nombre de lamelles rayonnantes, qui semblent se faire jour à l'extérieur en partageant le stipe en arêtes longitudinales jusqu'à sa base. Les lamelles intérieures qui sont beaucoup plus larges, ont la marge interne unie, tandis que les extérieures plus étroites, c'est-à-dire moins saillantes, sont crénelées et denticulées. Le polype dont l'enveloppe est d'un beau blanc au sommet, prend une teinte verdâtre à sa base à l'endroit où il se sépare de la masse sans vie qui lui sert de support, et l'on voit aussi vers le milieu du stipe une bande d'un verdâtre moins accentué, dans un léger étranglement qui ne contribue pas peu à donner l'apparence d'une tige de plante florifère se renflant au sommet pour produire sa fleur.



Fig. 8.

Inutile d'ajouter que le polype de cette espèce, a la même forme que celui des Actinies, c'est-à-dire, que l'animal vivant qui occupe la cavité du réservoir pierreux qu'il secrète, se compose uniquement d'un petit sac sans autre ouverture que la bouche au sommet qui est entourée d'un grand nombre de ten-

Fig. 8.—*Caulestraea furcata*, Dana.

tacules ou lanières qui s'étalent à la manière des pétales d'une fleur, et se referment aussi à la volonté de l'animal.

Les polypes ont toujours été jusqu'assez récemment considérés comme des productions végétales. Il n'y a guère plus d'un siècle qu'on a reconnu que c'étaient de véritables animaux.

N'est-il pas réellement surprenant aussi que des animaux soient privés de locomotion, attachés à des rochers, et sans forme rigoureusement déterminée, qu'ils forment ici des arbres, là des boules hémisphériques, ailleurs des faisceaux de tiges florifères etc ! Et ce qui pouvait confirmer davantage dans cette opinion, c'est que, retirés de l'eau, on ne voyait qu'une masse pierreuse, percée de trous nombreux, sans reconnaître d'êtres vivants jouissant de sensibilité. Car retirés de l'eau, c'est à peine si des fragments de polypier laissent voir les animalcules renfermés dans chacun de ces trous, l'eau en se retirant semble avoir entraîné avec elle toute la matière gélatineuse constituant les hôtes vivants de chacune de ces petites loges. Aussi, pour observer les polypes et bien juger de leur forme, faut-il ne les voir que sous l'eau dans la mer ou encore bien mieux dans des bocaux de verre où l'on peut les garder vivants.

Qui aurait pu croire en effet que des arbres, mais à tronc pierreux, croissant sous l'eau, se partageant en branches et en rameaux qui se couvrent de fleurs nombreuses et de couleurs très diversifiées, rouges, jaunes, violettes etc., pouvaient être soustraits au règne végétal pour être rangés parmi les animaux ?

Mais on avait déjà reconnu dans quelques animaux, comme les poulpes, une certaine tendance à s'éloigner du système binaire ; à part les yeux rangés de chaque côté, on ne voyait aussi dans le poulpe qu'un sac terminé par un bec formidable et couronné de dix bras ou lanières de très grandes dimensions. De là au sac encore plus simple du polype, la distance est assez rapprochée.

Mais c'est surtout par les Actinies qu'on est parvenu à bien reconnaître les polypes. Du moment qu'on constata que les Anémones de mer, jusque là aussi considérées comme pro-

ductions végétales, étaient réellement des animaux, jouissant de la sensibilité, quoique dépourvus de locomotion, se nourrissant d'autres animaux plus faibles, vers, mollusques etc., il fut facile de leur associer les polypes qui ont exactement la même forme, bien que renfermés dans des enveloppes pierreuses qu'ils savent se construire

Les coralliaires ne sont-ils pas une preuve des plus concluantes, entre bien d'autres, de la puissance quasi illimitée des infiniment petits ? Voyez ces animalcules si petits, si peu consistants qu'on ne peut distinguer leurs formes qu'en les surprenant pour ainsi dans leurs retraites, dans leur logis sous les eaux, qui, ramenés à l'air libre, ne laissent voir que leurs demeures, les occupants semblant s'être enfuis avec l'eau qui s'est écoulée des pores criblant la masse pierreuse qui constitue leur maisons ! ce sont cependant ces êtres si faibles, si pauvrement organisés, qui n'habitent que les profondeurs des abîmes incapables de se détacher du roc où ils ont pris la vie, ces êtres que pendant tant de siècles on a, d'un commun accord, exclus du règne animal, qui élèvent du fond des eaux ces constructions gigantesques qui constituent de véritables barrières à la navigation des puissants vaisseaux qu'on possède aujourd'hui. Ces chaînes de récifs qui protègent les côtes du Brésil et de la plupart des nombreux archipels de l'Océanie, ne sont rien autre chose que des bancs de coraux, que les constructions de ces animalcules.

Voici le mode d'opérer de ces êtres quasi microscopiques.

L'animalcule en se séparant en deux, a d'abord produit un être à lui semblable, ceux-ci en ont agi de la même manière, en se multipliant toujours de la même façon ; chacun, en secrétant le carbonate de chaux pour constituer sa cellule, a ajouté à la masse commune, qui s'est allongée en dôme, en arbre, en ramifications de tout genre. Tout ce travail s'est opéré au fond de la mer, à des profondeurs que ne découvrent jamais les plus forts reflux. La masse en ajoutant toujours à sa construction, a

vu ses habitants de la base s'éteindre ; un accident quelconque, un vent de tempête par exemple, activant les flots, a renversé l'édifice et dispersé ses débris ; sur ces débris de nouveaux animaux ont érigé à leur tour d'autres constructions, et ces nouvelles érections s'ajoutant toujours ainsi aux anciennes, l'édifice est parvenu à toucher à la surface de la mer, et ainsi se sont formées, petit à petit, les chaînes qui aujourd'hui bordent les côtes des terres tropicales.

On a remarqué que les récifs de corail bordent toujours les côtes ou entourent les îles à une certaine distance des rives ; c'est que l'action des flots dans le ressac, surtout lors des tempêtes, n'a pu favoriser l'érection des constructions en dedans de ces limites.

Que d'autres objets intéressants se trouvent encore dans ce musée ! mais nous remettons au retour à en faire une plus ample connaissance, car voici le moment qui arrive de retourner à notre vaisseau.

Le bon P. Strickland toutefois n'a pas voulu nous laisser partir sans se donner le plaisir, disait-il, de nous faire faire une promenade en ville.

A l'aide de son groom il parvint à se hisser dans sa voiture et nous invita à y prendre aussi place, et, conduisant lui-même sa superbe bête, il nous fit voir l'autre partie de la ville que nous n'avions pas encore visitée. C'est à peu près le même aspect que dans la première, maisons superbes, fleurs à profusion sur les vérandas, faces noires partout et surtout très nombreuses dans les rues, résidences princières en certains endroits, etc., etc.

Revenus au presbytère, nous allons à quelques pas seulement, de l'autre côté de la rue, prendre une chaloupe qui nous ramène à notre bateau. Nous n'avions pas remarqué en venant le matin ; que nous suivions une direction à peu près parallèle au bord de la mer du côté sud, et que l'église catholique, quoique un peu distante du port, se trouve encore tout près de la mer.

Nous serrons affectueusement la main du charmant P.

Strickland, en ne lui marchandant pas les remerciements pour tant de bienveillance, et en lui promettant bien une nouvelle visite au retour, puis, sautant dans la chaloupe, un quart d'heure après nous sommes de nouveau sur le pont du *Muriel* qui était tout prêt pour le départ.

Tous nos compagnons sont aussi de retour, et chacun se plait à raconter ce qu'il a pu observer de nouveau.

Madame Parrock ne vante guère la galanterie des faces noires de la Barbade. Comme elle se rendait à Trinidad pour y demeurer, elle avait tout son ménage avec elle, et de plus, une fort jolie petite chienne qui la suivait partout. Ayant voulu prendre place dans un tramway, le nègre conducteur lui en défendit l'entrée, bien qu'elle portât sa favorite dans ses bras. " Ces nègres, ajoutait-elle, feraient bien mieux de se montrer plus exigeants sous certains rapports, et moins sévères lorsqu'il s'agit de convenances qui ne peuvent offenser personne."

La Barbade est la plus orientale de toutes les Antilles, aussi est-elle la dernière terre que touchent les steamers en route pour l'Europe, et la première où ils abordent en revenant.

Elle est située par les 13° 5' de latitude nord, et 62° de longitude ouest de Paris.

La Barbade est après la Chine le pays du monde le plus densément peuplé eu égard à son étendue. Elle compte 162,000 habitants, et n'a que 162 milles carrés en superficie, ce qui donne 1000 habitants par mille carré. Sur ce nombre de 162,000, les blancs ne comptent que pour environ 12,000, les 150,000 autres étant tous de race colorée.

La Barbade est essentiellement anglaise, ayant été possédée sans interruption par l'Angleterre depuis 1625. Dépourvue de hautes montagnes, l'île offre moins de vues pittoresques et grandioses que ses autres sœurs du Vent, mais elle présente de superbes plaines pour la culture de la canne à sucre surtout, eu égard au manque presque complet de rivières pouvant donner des vallées humides.

Nous voilà enfin en route pour notre dernière étape. Comme la Barbade est l'île la plus orientale, nous suivons une direction exactement sud-ouest.

Le vent qui nous vient directement du sud pourrait nous nuire s'il était plus fort, mais c'est à peine s'il imprime à notre bateau de lents balancements que nous sommes habitués maintenant à supporter sans nous plaindre. Nous avons plus à lui reprocher les chaudes haleines qu'il nous apporte de l'équateur, que l'agitation qu'il produit sur les vagues.

Trinidad, jeudi 12 avril.—Tout le monde se plaint ce matin sur le pont, de la nuit chaude qu'il a fallu passer dans les cabines, cependant, malgré le mauvais sommeil qui a été le partage du plus grand nombre, on voit la joie éclater sur toutes les figures, c'est que bientôt, dans quelques heures, nous serons au terme de notre course. Déjà se préparent les opérations du débarquement; les écoutilles sont enlevées, les cabestans sont montés, et le gros bagage tiré de la cale sur le pont.

Vers les 9 heures, nous nous amusons à observer des légions de ces petits poissons volants qu'on appelle *titiris*, nous nous plaisions à noter comme souvent quelques uns filaient une longue course avant de se remettre à l'élément liquide, lorsque tout-à-coup nous distinguâmes une terre à gauche, assez éloignée encore, cependant déjà bien distincte. C'est l'île de Tobago, nous dit le capitaine, dans quatre heures au plus nous serons ancrés devant Port-d'Espagne.

Ainsi sot-il, dis-je à M. Huart, car malgré les nombreux sujets d'étude que m'a offerts cette navigation, j'ai grande hâte de pouvoir me livrer, au moins pendant quelques jours, à des observations plus attentives, sans être contrôlé par des ordres de départ qui sont venus tant de fois interrompre les jouissances dans lesquelles je me complaisais.

—Et moi donc, fit celui-ci; je vous le répète, les plaisirs de la navigation sur mer ne se compteront jamais chez moi que par du négatif, ce sera toujours un désagrément plus ou moins

prononcé ; si jamais je suis à même de jouir du *far niente*, ce ne sera certainement pas sur mer que j'irai le prendre.

Mais bientôt nous voyons les hautes montagnes qui couronnent l'extrémité nord de l'île de Trinidad se dessiner devant nous, avec des flots distincts qui se confondant dans la perspective, semblent liés à la terre ferme du Vénézuéla dont ils ne sont séparés ici que par un passage de vingt à vingt-cinq milles de largeur. Or c'est dans ce passage qu'il nous faut entrer, car c'est sur la côte ouest de l'île que se trouve Port-d'Espagne, sa capitale, où nous devons prendre terre.

Poursuivant toujours notre course, nous nous engageons bientôt dans le passage qui sépare le premier flot de l'île principale, passage assez étroit, n'ayant guère plus d'un mille de largeur.

Les montagnes qui sont ici fort escarpées, sont comme toutes celles des autres îles, tout couvertes de végétation jusqu'au sommet, d'où nous concluons qu'elles appartiennent aussi à la même formation.

Mais déjà nous venons à peine de laisser derrière nous l'île qui, à notre droite, formait le passage où nous sommes engagés, et nous sommes tout étonnés de ne plus distinguer au delà la terre ferme que nous voyions auparavant. C'est que nous nous trouvons dans le golfe de Paria, qui se creuse fort avant dans l'intérieur du Vénézuéla, et se termine par une pointe vis-à-vis chaque extrémité de l'île de Trinidad. Imaginez un immense fer à cheval de trente lieues de longueur qui rapproche les branches de sa base de chacune des extrémités de l'île, ne laissant qu'un étroit passage de cinq à six lieues à ces deux extrémités entre l'île et la terre ferme. Dans les temps de gros vents, ces passages deviennent presque infranchissables, resserrés que sont les vents entre ces montagnes de part et d'autres. Heureusement pour nous que le vent, quoique debout, est assez paisible, cependant nous sentons que la mer est beaucoup plus agitée à mesure que nous avançons ; le temps est aussi couvert, et tout nous annonce que nous allons avoir un grain.

Nous suivons avec curiosité la côte à notre gauche qui n'offre que par-ci par-là quelques établissements, et bientôt nous nous trouvons dans la rade de Port-d'Espagne. La ville, qui s'étend sur une plaine basse au pied des montagnes, n'offre que peu de points saillants de l'endroit où nous sommes, à part une certaine construction que nous voyons sur une colline, droit en face, construction que nous prîmes d'abord pour un phare, mais que Mad. Parrock, native de l'endroit, nous dit être la chapelle de l'Aventille, chapelle dédiée à la Ste-Vierge sous ce titre.

A mesure que nous avançons, le vent semble augmenter d'intensité, et commence à nous amener quelques grains de pluie.

Nous jetons l'ancre à deux bons milles du rivage, dans le voisinage de quelques autres vaisseaux qui se trouvent là, parmi lesquels il en est un dématé, plus grand que les autres, qui sert comme dépôt pour le charbon.

Aussitôt arrêtés, nous descendons dans la première chaloupe venue et nous dirigeons vers la terre.

La houle est passablement forte, et nos parapluies que nous sommes obligés de tenir tendus, offrant encore plus de résistance au vent, rend fort pénible pour les deux vigoureux nègres qui sont aux rames, la lutte qu'ils ont à soutenir contre ces obstacles réunis.

Je commençais à craindre à part moi, en voyant la sueur qui ruisselait sur leurs figures, qu'ils ne vinssent à bout de forces avant d'atteindre le rivage, lorsque je les vis se diriger derrière un vaisseau ancré devant nous, pour faire une halte en se tenant à son gouvernail.

Nos matelots remis; nous poursuivons notre lutte contre les éléments, et atteignons bientôt le quai.

Notre menu bagage réduit à une simple formalité pour nous l'inspection de la douane.

(A suivre.)